

sectateur des vieilles mœurs, de la vieille politesse et de l'urbanité proverbiale de l'ancienne France, qu'il ne croyait pas incompatibles avec l'esprit moderne, un homme du monde enfin, et du meilleur monde, dont les regards étonnés voient à la délicatesse et à l'élégance raffinée de ses ancêtres, se substituer la grossière sensualité des générations actuelles; à la gaieté pure de sa jeunesse, la tristesse soucieuse de notre âge mûr; aux salons d'autrefois, nos cabarets; aux spirituels délassements d'une société d'élite, les brutales indécentes ou les trivialités ordurières de lettrés qui se disent naturalistes, comme si la fange existait seule dans la nature.

Eh bien! quoiqu'il ait vu tout cela, quoique tous ses espoirs aient été trompés et que presque tous ses combats aient été des désillusions, sinon des défaites, cette âme vaillante ne s'est point découragée, ses yeux ne se sont point volontairement voilés, et, par delà les terribles épreuves de l'heure présente, il a voulu distinguer, il a clairement entrevu les triomphes de l'avenir. Il avait un tel besoin de croire, il était, comme on l'a spirituellement dit, si bien le contraire d'un incrédule, qu'il crut un moment, — c'était peu après 1870 — au génie sauveur d'un homme dont on nous pardonnera de ne point parler, parce que nous ne voulons pas même effleurer la politique, et qui le subjuga peut-être — disons-le à son excuse — moins parce qu'il avait une intelligence supérieure, que parce qu'il sortait, comme lui, des classes moyennes. Le plus madré des bourgeois séduisit le plus candide des honnêtes gens: c'est une conquête facile que l'on aurait tort d'inscrire en grosses lettres à son actif, car Augustin Cochin ne jugeait guère les autres que d'après lui-même, et avait coutume de leur prêter libéralement toutes les qualités dont il était pourvu. La générosité du cœur lui était naturelle, comme celle de la main.

« Je suis, répète-t-il quelque part, du parti de l'espérance. Cette espérance n'est pas une illusion ou un aveuglement volontaire. » Pour juger le monde, il a fait comme les sages, il l'a regardé de loin après l'avoir connu de près. Si la seconde moitié de l'histoire du dix-neuvième siècle lui apparaît, non sans raison, comme un chapitre de l'histoire des naufrages, si, de la retraite où il écrit ses méditations, il n'entend que des cris de blessés et de vaincus, et peut demander à toutes les écoles, à toutes les doctrines, comme à